

Pauvreté, écologie, nouvelles technologies : peut-on réellement agir ?

VÉRONIQUE FAYET

ÉRIC SALOBIR

DOMINIQUE LANG

VÉRONIQUE FAYET¹ : La pauvreté fait peur, soit les chiffres nous glacent, soit ils nous laissent indifférents. On compte 2,8 milliards de personnes dans le monde qui vivent avec moins de 2 dollars par jour, presque la moitié de la population mondiale, un milliard de personnes qui n'ont pas accès à l'eau potable, et, en France, on frôle les 10 millions de personnes qui vivent sous le seuil de pauvreté, dont 3 millions d'enfants. C'est le visage des pauvres qui fait peur. Que peut-on dire ? Que peut-on faire ? On peut commencer par dire bonjour. Un SDF nous disait qu'il voyait des centaines de visages, mais qu'il ne voyait jamais un regard. On peut s'arrêter, regarder les yeux dans les yeux, dire bonjour, demander son nom et le nommer. Il existe des centaines d'occasions d'engagement à côté de chez soi, dans des repas partagés, des jardins partagés, des associations comme JRS Welcome qui héberge des migrants à domicile. Il faut se prendre par la main, vouloir cette expérience de la rencontre, car les pauvres ou les migrants ne sont pas des entités abstraites. Jean Rodhain, fondateur du Secours catholique, s'est aperçu un jour qu'il devenait trop administratif, pris dans la logistique, et s'est obligé à rencontrer chaque semaine une personne pauvre, âgée, un malade, un prisonnier. Il disait de ces personnes : « Auprès d'elles, j'apprends le courage. Elles ouvrent des brèches dans mes mesquines murailles. » La rencontre d'une personne en difficulté ouvre des brèches, par lesquelles l'amour peut entrer. Il faut oser la tendresse.

¹ Véronique Fayet est présidente du Secours catholique.

Le pape François nous dit dans *Fratelli Tutti* : « Les plus petits doivent susciter notre tendresse. Ils ont le droit de prendre possession de notre cœur, de notre âme, ils sont nos frères. » Cette tendresse est le déclic. À partir du moment où on se sent frère de quelqu'un, on est poussé à agir puisque, pour ses frères, on veut la justice, on n'accepte pas qu'ils soient à la rue, humiliés, brutalisés. On voit tous les jours des images de violence lors de l'évacuation de camps de migrants, une violence un peu paroxystique autour des migrants, mais aussi une violence ordinaire. Quand on lit une enquête sur le budget des ménages, on comprend que les gens font face à des choix impossibles, qu'une fois tout payé, il ne reste rien pour les enfants, qui se retrouvent coupés de relations sociales.

La rencontre nous pousse à réagir, la fraternité et l'amitié avec les pauvres nous poussent à l'intranquillité et à l'action. On peut agir individuellement : donner à des associations, payer ses impôts, car la fraude représente un vol pour l'État, s'informer, essayer de comprendre le monde. On peut aussi passer à des engagements collectifs, en participant à une association de quartier, à des manifestations citoyennes. Il faut s'efforcer d'être cohérent.

À Soumoulou, un petit village près de Lourdes, une équipe du Secours catholique avait organisé une distribution alimentaire classique, jusqu'au jour où la bénévoles a eu l'idée de réunir tous les bénéficiaires de cette aide et leur a demandé comment ils vivaient cette distribution et ce qu'ils pourraient faire ensemble. Ils ont basculé d'une distribution alimentaire classique vers un groupement d'achat et un jardin partagé ; un homme qui vivait la distribution comme une honte est devenu l'acheteur du groupe et négocie avec les agriculteurs. Demander à l'autre ce qu'il veut, son désir profond, comme le faisait Jésus, c'est simple et c'est beaucoup. Cette attention à l'autre permet d'agir ensemble. On entre dans une action collective qui est déjà une action politique. Le pape parle de petits gestes qui ont une portée civile et politique. (FT 181)

ISABELLE DE GAULMAYN : Faut-il passer à la dimension politique ?

VÉRONIQUE FAYET : Cette dimension politique est importante, même si la charité pratiquée collectivement dans l'espace public est déjà un geste politique. Si l'on veut s'engager politiquement, il faut se demander comment on veut transformer le monde ensemble. Au fond, qui veut un monde plus juste ? Comment vaincre nos peurs ? Comment transformer l'opinion publique et les hommes et femmes politiques ? Car ils sont à l'image de l'opinion publique et si celle-ci a un rejet massif des migrants ou des pauvres, les politiques ne seront pas forcément plus vertueux.

Le pape retient deux choses : mettre les gens en sécurité ; reconnaître les tâches nobles que chacun fait pour la société (s'occuper des enfants, de personnes âgées, faire du bénévolat). Cela rejoint ce que le Secours catholique essaie de porter en ce moment en France : un revenu minimum garanti pour les plus fragiles, plus élevé que le RSA actuel, automatique, car 30 % des gens qui devraient le toucher ne le deman-

dent même plus. Chacun – notamment les jeunes particulièrement malmenés par la crise – doit avoir un revenu minimum qui le mette en sécurité, lui permette d’envisager l’avenir, sans crainte d’être expulsé, de ne pas pouvoir nourrir ses enfants. Est-on prêt collectivement à faire un investissement d’avenir pour que les jeunes aient un accompagnement vers l’emploi et la formation avec une allocation suffisante pour manger et se loger ? Sommes-nous tous d’accord pour ce revenu de base ? Certains craignent que cela n’encourage la paresse. Il faut ouvrir le dialogue entre nous et avec ces personnes les plus pauvres, ces jeunes en difficulté.

Qu’est-ce qui est acceptable pour nous ? Nous avons tous des réticences, il faut vaincre nos peurs et nos résistances. Dialoguer est une manière de s’engager. Par quelles peurs la société est-elle traversée et comment ensemble construire un monde plus juste, plus fraternel et, par une juste répartition des richesses, notamment par l’impôt, permettre à chacun de vivre en sécurité ? On a le devoir de s’interroger et d’instaurer ce débat en créant des lieux de dialogue pour faire progresser ces idées.

Ces mots de fraternité, d’amitié sociale, de dialogue, de charité publique sont le fil rouge de l’encyclique *Fratelli Tutti*. C’est un beau texte qui peut nous donner des pistes d’engagement.

ÉRIC SALOBIR¹

ISABELLE DE GAULMYN : Nous avons un rapport un peu conflictuel avec la technologie. Qu’en dites-vous ?

ÉRIC SALOBIR : Nous avons l’impression d’être face à Big Brother, ce qui n’est pas complètement vrai et pas totalement inéluctable. Ce n’est pas la technologie qui nous façonne, mais aussi nous qui façonnons la technologie. Cette technologie transforme notre société comme cela ne s’est jamais produit depuis des siècles. Ce n’est pas seulement une révolution industrielle, mais aussi une révolution cognitive qu’on peut rapprocher de l’invention de l’écriture ou de l’imprimerie. On voit que la technologie, aussi coûteuse et sophistiquée soit-elle, ne nous a pas protégés contre le virus. Une pandémie, c’était bon pour les pays émergents. On se demande alors qui est responsable, comment c’est possible. Notre rapport aux technologies a contribué à cela. Nous allons chercher des ressources naturelles toujours plus loin au mépris des espèces locales, recycler les choses au bout du monde dans des conditions qu’il convient de ne pas imaginer. Le trafic aérien a doublé entre 2006 et 2013. Nous sommes dans un monde qui s’emballe et peut-être que notre rapport à la technologie est partie prenante de la difficulté. Nous avons trop misé sur notre capacité à gérer la complexité. L’intelligence artificielle, la robotique génèrent des chaînes d’approvisionnement toujours plus longues, plus complexes, plus efficaces, mais quand ça se

¹ Éric Salobir est dominicain, président d’Optic Technology.

grippe, tout se bloque. La seule résilience, c'est l'humain ; les questions de technologie sont avant tout des questions humaines, il est le seul en bout de chaîne.

Comment faire pour que la licorne ne soit pas terrassée par le pangolin ? Comment faire en sorte que la technologie fasse partie de la solution ? Si notre modèle a montré ses limites, peut-être faut-il le rebâtir de façon radicalement différente. Nous devons faire le deuil de notre toute-puissance technologique, on a vu qu'elle ne nous protégeait pas. Cette technologie n'est pas un totem. Avec la pandémie, nous avons eu des réponses technologiques, mais qui sont aussi marquées de chamanisme, de pensée magique. Nous attendons des technologies qu'elles nous protègent contre l'adversité. Il faut les reprendre en main, avoir un rapport différent pour bâtir un modèle plus équitable et plus soutenable qui place plus l'humain au cœur de leur développement. Elles ne sont que la porte ouverte vers l'être humain. Un modèle plus soutenable, car l'impact environnemental de la technologie, aussi lisse et aseptisée soit-elle, est loin d'être négligeable.

Utiliser nos super pouvoirs

On peut constater que le PIB d'Apple est quasiment celui de la France, que les technologies changent à toute allure et que même les acteurs ne la maîtrisent pas vraiment. Face à notre sentiment d'impuissance, je choisirais l'analogie du banc de poissons, qui se sentent vulnérables et se déplacent en groupe. En banc de poissons, on est fort. Comme le nuage de sauterelles dans le livre de l'Exode ou dans Le Prince d'Égypte, une sauterelle, c'est fragile, une nuée de sauterelles, c'est dévastateur. Nous avons, en fait, trois super-pouvoirs.

Le pouvoir du consommateur

Il faut s'informer et consommer en accord avec nos convictions. En utilisant l'application Yuka, par exemple, qui permet de connaître la composition des produits par lecture du code-barre. L'utilisation de cette application a déjà entraîné le retrait des rayons des supermarchés de centaines de produits. Cette information donne un pouvoir extrêmement fort au consommateur et il ne faut pas le sous-estimer, car une entreprise n'existe que si elle a des clients. À nous de dicter ce que nous voulons consommer.

Ces technologies nous paraissent très aseptisées, mais elles déplacent 34 kg de matières pour 100 gr de technologie. Il faut 240 kg de combustibles fossiles, 22 kg de produits chimiques et 1,5 tonne d'eau pour fabriquer un simple ordinateur. Quant à la consommation électrique, pensons aux appareils électriques que nous laissons branchés toute la journée, mais aussi à la consommation des services : l'envoi d'un e-mail avec une pièce jointe équivaut à laisser une ampoule branchée pendant 24 h, une heure de vidéo en streaming équivaut à la consommation d'un réfrigérateur pendant une année. Il faut être économe et consommer nécessaire.

Le pouvoir de l'investisseur

L'épargne individuelle peut avoir du sens et a un pouvoir collectif. Si vous achetez des Sicav ou des OPCVM qui n'investissent que dans des entreprises responsables, vous allez diriger le flux de capitaux vers ces entreprises à raison d'être ou qui acceptent de respecter un certain nombre de normes. Nous travaillons avec un des chantiers de Tech For Good sur la dimension inclusive des technologies. Comment faire en sorte d'avoir des critères assez concrets pour savoir si une entreprise utilise la technologie pour favoriser l'inclusion de ses collaborateurs ou de ses clients ?

Un exemple d'inclusion est l'accès à la technologie. Vous avez un ordinateur, une connexion Internet, mais êtes-vous tous traités de la même façon par l'algorithme qui va vous octroyer ou pas une place à l'université, un crédit bancaire ? C'est un facteur d'intégration. En entreprise, il y a deux façons d'utiliser la technologie : soit en remplaçant un maximum d'employés, solution la moins créative et la plus dévastatrice, soit en donnant du pouvoir aux salariés – ce qu'on appelle l'empowerment – en le débarrassant des tâches embêtantes. Là, vous augmentez l'employabilité de la personne, ses perspectives de carrière, et vous diminuez le risque d'être exclu. Nous avons tous ce pouvoir de consommateur et d'investisseur mais il faut se changer, il faut accepter de se transformer soi-même pour transformer le monde.

Le pouvoir du citoyen

Nous vivons dans une société secouée par les technologies numériques. On a parlé des fake news, des manipulations lors des campagnes électorales, de discours haineux, d'appels à la violence et on voit le mal que cela inflige à la démocratie. Un seul pays s'en est tiré, la Chine, paradoxalement, mais en utilisant un pouvoir politique très fort pour imposer des technologies. On se demande s'il faut ou non télécharger l'application anticovid, tandis que la Chine envoie des drones pour prendre la température par la fenêtre. Un régime fort serait-il la solution ? Ce n'est pas le cas, mais la tentation est de plus en plus forte.

Un troisième modèle à inventer

Si on n'a que le choix entre, d'un côté, l'économie libérale et ses grandes plateformes américaines et, de l'autre, un capitalisme d'état qui nous arrive par les routes de la soie depuis une Chine qui clame avoir vaincu le virus, aucun des deux ne me satisfait. Il faudrait envisager un troisième modèle : le pouvoir de s'engager, de réfléchir, de débattre, de dire quel projet, quelle société nous voulons à l'échelle de la France. Dites-moi quelle société vous voulez et je vous dirai de quelle technologie vous aurez besoin.

Il y a beaucoup à inventer, à fabriquer pour élaborer ce modèle. Il ne faut jamais oublier que les technologies sont des productions de la société aux deux sens du génitif ; d'une part, on les produit et, d'autre part, elles nous transforment en retour

quand on les utilise. Nous sommes en quelque sorte produits par nos produits. Plus on met d'humanité dans une technologie, plus, en retour, elle va nous humaniser. Au sein du think tank Optic, nous travaillons beaucoup sur la notion de *ethic by design*, c'est-à-dire comment on peut, dès la conception de la technologie, faire en sorte qu'elle ait un respect de l'humain et de l'environnement pour qu'en retour nous soyons humanisés et transformés.

Quand Rosa Parks, femme noire, simple citoyenne sans pouvoir, a refusé de se lever dans le bus pour laisser sa place à un blanc, elle a précipité la chute du système ségrégationniste aux USA. En tant que citoyen, consommateur et investisseur, nous pouvons être les Rosa Parks des nouvelles technologies.

DOMINIQUE LANG¹

ISABELLE DE GAULMYN : À propos de l'environnement, certains se sentent coupables d'avoir pollué, d'avoir tout faux et se demandent s'ils ont encore leur mot à dire.

DOMINIQUE LANG : La culpabilité peut être une source d'humilité, ce en quoi elle est nécessaire. Peut-être même ne se sent-on pas assez coupable, en s'arrangeant avec nos comportements ou les conséquences de certains de nos choix. Mais ce sentiment peut être un peu pervers et nous décourager, nous enfermer dans un rapport à l'autre et à Dieu culpabilisant à l'excès. L'important est de reconnaître que nos actes ont un poids et des conséquences, notamment sur les questions d'écologie. Des générations se rendent compte que les choix qu'elles ont faits ont un impact sur les générations suivantes, et se sentent un peu responsables. Au niveau de l'éthique, quelque chose ne fonctionne plus. Quand on est responsable, on accepte d'admettre qu'on a pu se tromper, qu'on n'a pas vu les conséquences de ses choix et demander pardon, ce qui est peut-être difficile pour des politiques, mais pas pour des chrétiens.

Certains avaient saisi avant l'heure que la société de consommation des années 60, les choix industriels des années 80, les dérives financières des années 2000, étaient des choix aux conséquences massives et plutôt négatives, même si, en apparence, notre niveau de vie s'était amélioré. Ces gens nous ont sensibilisés à cette part d'ombre de notre société. En France, nous avons surtout affaire à une écologie politique, qui occupe le champ de pensée, et qui est marquée politiquement plutôt à gauche, travaillée philosophiquement et intellectuellement par un certain nombre de penseurs à l'idéologie assez claire, ce qui est assez clivant, notamment pour les communautés chrétiennes qui ne se sentent pas toutes à gauche. Il y a toute une palette de positionnements. La question n'est pas de dépasser ces clivages, mais de reconnaître quelque chose sur quoi nous ne travaillons pas assez, à savoir la place des générations, exercice que je pratique souvent avec les communautés que je rencontre.

¹ Dominique Lang est assumptionniste, journaliste au *Pèlerin*, auteur du blog Églises et écologies

Le dialogue entre générations

Quel est mon rapport au monde suivant que j'ai 80, 60, 40 ou 20 ans ? Quand vous avez 70-75 ans, vous avez déjà vécu l'essentiel de votre vie, vous profitez d'un avenir plus court, vous pouvez être inquiets de ce qui peut arriver, mais vous savez que vous ne subirez pas les conséquences de certains phénomènes qu'on nous annonce dans les trente ans à venir. Quand vous êtes jeune, comme Greta Thunberg, et qu'on vous annonce des catastrophes dont vous allez devoir rendre compte dans votre vie d'adulte, l'impact est plus sévère. Il ne faut pas s'étonner que ces générations soient plus en colère, plus revendicatives, capables de mobilisations plus fortes que des générations qui ont déjà fait des choix personnels respectables et compréhensibles. Les gens de l'après-guerre, survivants du conflit de la seconde guerre mondiale, ont été marqués psychologiquement. On leur a demandé de reconstruire ce pays détruit et ils l'ont fait et bien fait, car on n'était jamais arrivé à un niveau de vie aussi élevé.

Si un jeune écologiste de 25 ans qui lit Pierre Rabhi et découvre émerveillé la « sobriété heureuse » dit à ses grands-parents que c'est son choix de vie, qu'il va renoncer à un certain nombre de choix matérialistes, il est à parier que les gens de plus de 80 ans ne comprennent pas bien ce choix. Pour eux, la sobriété était subie. Quand on parle des toilettes sèches, personne de cette génération n'a envie de revenir aux toilettes au fond du jardin. C'est incompréhensible pour eux sauf s'ils prennent le temps de comprendre pourquoi ces jeunes le font. Ils ne le font pas par nostalgie des toilettes au fond du jardin, mais par solidarité avec les plus pauvres, ne supportant pas d'évacuer 5 à 10 litres d'eau potable en tirant la chasse d'eau. Le progrès cachait une incohérence en utilisant de l'eau potable, chose incompréhensible pour des gens qui viennent de pays où elle est rare.

Les raisons de nos engagements sont respectables à partir du moment où le dialogue entre générations permet de voir qu'on ne parle pas de la même chose. À 75-80 ans, on n'imagine pas devenir végétarien, parce que manger de la viande était un progrès et qu'après la guerre, cela prouvait qu'on s'en était sorti. Mais ils peuvent comprendre qu'un jeune de 30-40 ans, face à des abattoirs industriels d'une grande violence sociale, décide de se passer de viande ou d'en manger moins. Nous ne sommes pas obligés d'être tous d'accord pour agir. Chaque génération fait sa part et c'est ainsi que l'histoire se renouvelle. En vieillissant, les jeunes fous soixante huitards qui rêvaient de partir au Larzac pour révolutionner la société française, qui manifestaient contre la guerre du Vietnam, se sont rendu compte qu'ils n'y arrivaient pas, ils sont rentrés chez eux et sont devenus fonctionnaires. Quand on voit maintenant des familles catholiques s'installer dans un presbytère pour faire un habitat groupé avec des chèvres dans le jardin, des poules pour avoir des œufs frais pour leurs enfants, on a le réflexe de le décrier, d'expliquer qu'on a essayé dans notre jeunesse et que ça ne marche pas. En fait, la plupart d'entre eux ne sont pas des alternatifs, mais ont envie de donner un sens à leur habitation, à leur alimentation, un sens à vivre avec d'autres.

ISABELLE DE GAULMYN : Vous parlez de lieux qui permettent d'avancer.

DOMINIQUE LANG : C'est ainsi que la foi chrétienne a souvent avancé, par de l'incarnation très concrète dans des projets, en se posant des questions sur la manière d'habiter, de fabriquer un éco-système, de créer des liens. L'encyclique *Laudato si'*, sociale et non uniquement écologique, qui traite de la façon d'habiter ensemble de manière plus juste, est entrée peu à peu dans le champ pastoral de nos églises et a fini par rejoindre toutes nos paroisses au bout de cinq ans. Parallèlement, de plus en plus de gens, y voyant un des aspects de l'engagement chrétien, essaient de créer des lieux d'habitat partagé, des colocations intergénérationnelles, des petits villages, plutôt que de laisser partir des gens dans des lieux sordides.

Il n'est pas question que nous devenions tous des écologistes convaincus avec notre carte au parti, l'unanimité n'est pas un processus chrétien, c'est l'hétérogénéité qui est intéressante dans nos communautés. Mais l'Eprit Saint est à l'œuvre et suscite des postures prophétiques, plus particulièrement chez les plus jeunes qui ont encore l'énergie d'oser faire des choses. À 20-30-40 ans, on fait des choix professionnels, familiaux, d'engagement personnel qui vont avoir un impact sur la société de consommation. Quand un certain nombre de jeunes couples décide de ne plus aller dans tel supermarché, de ne pas acheter tel type de maison, le monde industriel va le saisir très vite et va réagir. Nous devenons des consom'acteurs.

Selon le pape François, « il faudrait que nous vivions tous de telle manière que chacun comprenne que notre vie ça vaut la peine ». Nous sommes face à des générations qui vivent ce doute. Avant de se demander si on est écolo ou pas, il faudrait que chacun d'entre nous ait dans son carnet d'adresses quatre ou cinq personnes qu'il admire en termes d'engagement cohérent, dans la solidarité, l'écologie, dans le lien intergénérationnel, dans le rapport aux outils numériques. Des personnes qu'on connaît personnellement, à qui on peut faire rencontrer des gens un peu perdus. C'est en rencontrant ces gens-là que le sens va revenir.

Débat

TABLE DES QUESTIONS¹ : *Dans Révolution fraternelle, le cri des pauvres², vous évoquez le cri de la démocratie. Pour vous, où se situe la blessure de la démocratie ? Dans Fratelli Tutti, le pape dit que « les rêves se construisent ensemble ». Quel serait votre rêve le plus fou pour reconstruire notre démocratie ?*

VÉRONIQUE FAYET : La grande faille béante de la démocratie, c'est de ne pas écouter les plus fragiles, les plus pauvres, les plus âgés, qui n'existent plus dans l'espace

¹ Arnaud Broustet et Pierre-Yves Le Priol, administrateurs des Semaines sociales de France, relayaient les questions des participants.

² Indigène, 2019.

public. Quand on réfléchit à un revenu minimum pour les jeunes, leur demande-t-on leur avis ? Va-t-on discuter avec eux ? Non, cela se décide dans une stratosphère, une technocratie qui n'entend plus la parole des plus petits. Ce qui compte dans la démocratie, c'est de prendre la parole. Le grand débat qui a eu lieu après les Gilets jaunes a été organisé de telle sorte qu'une personne modeste, fragile ne pouvait pas y participer. Le Secours catholique a organisé près de 300 débats d'une grande richesse, que nous avons transcrits et transmis. Des gens très modestes ont des choses à dire sur la frugalité subie, la sobriété. Les associations essaient d'être les porte-parole des plus fragiles, mais le mieux est qu'ils soient eux-mêmes autour de la table.

Mon rêve le plus fou serait de faire ensemble cette révolution fraternelle. Il faut renverser la table, changer profondément la façon dont le monde fonctionne, car notre planète est saccagée, les inégalités augmentent, mais il faut le faire tous ensemble et avec la contribution de chacun.

– *Certains semainiers ont découvert qu'Internet polluait. Ils avaient l'impression d'être vertueux en participant à cette session en ligne, mais, même en visio, nous polluons. Que faut-il faire ?*

ÉRIC SALOBIR : Toute action humaine a forcément une conséquence sur l'environnement. Il faut se demander ce que ça consomme, ce que ça apporte et à qui. Nous devons avoir un rapport juste à cette technologie, tout en étant informés de son coût. Je me suis intéressé aux mouvements des Frugal Tech, des technologies frugales. Si un Indien me demande quel est le produit le plus nouveau entre un réfrigérateur avec un écran qui scanne les produits entrants et sortants et un réfrigérateur sans électricité, c'est évidemment ce dernier, car même s'il ne rafraîchit que de quelques degrés, il permet de conserver de la nourriture. Comment apprendre à faire cohabiter les deux ? Le rejet de la technologie ne se produira pas, la preuve aujourd'hui avec cette session en ligne. Ceux qui ont manifesté avec Greta Thunberg ont fait des vidéos sur leur téléphone portable et les ont mis sur les réseaux. Ils donnent d'une main et reprennent de l'autre. Il faut apprendre à être responsable et à réfléchir à l'utilisation des technologies, mais ne pas les rejeter, car elles peuvent aussi faire partie de la solution. J'ai vu qu'en Amérique latine, on utilisait les *big data*¹ pour dire à des agriculteurs où planter, comment arroser et finalement augmenter le rendement de terres pauvres. Un Brésilien qui venait d'une région pauvre m'a raconté qu'il avait fait des études aux USA, et que sa technologie, il la vendait aux USA et la donnait au Brésil. Il a trouvé un écosystème cohérent, une façon de gérer pour pouvoir donner plus.

ISABELLE DE GAULMYN : Existe-t-il des organismes pour orienter les gens ?

¹ Les *big data* ou mégadonnées désignent l'ensemble des données numériques (textes, photos, vidéos, etc.) produites par l'utilisation des nouvelles technologies à des fins personnelles ou professionnelles.

ÉRIC SALOBIR : Dans le cadre du plan de relance, il est prévu la formation de milliers de formateurs des citoyens pour réduire la fracture numérique. Je m'intéresse aux mouvements qui gravitent autour de l'*open source*¹, qui permettent que les logiciels soient gratuits, ouverts, partageables, téléchargeables. Il y a beaucoup à faire pour le promouvoir et en bénéficier. C'est un peu comme toutes ces aides auxquelles on n'a pas recours parce qu'on ne sait pas qu'elles existent.

– Dans quelle mesure le dialogue interreligieux pourrait-il faire avancer ces révolutions fraternelles, technologiques et écologiques ?

DOMINIQUE LANG : Avant la Cop 21 en 2015, les sociétés civiles luttaien t depuis 20 ans dans ces grandes rencontres internationales, cherchaient un accord politique et revenaient chaque fois dépitées parce qu'elles n'aboutissaient pas. Malgré les efforts des grandes associations, des ONG, dès qu'il s'agissait de signer, on revenait en arrière. Un des déclics a été une prise de conscience, notamment dans la société civile, sans oublier les grands acteurs de la spiritualité qui sont des réseaux incroyables. Nous avons dépassé les clivages anciens et sommes allés à la rencontre des grandes traditions. Dans ces rencontres avec le monde musulman, bouddhiste, hindouiste, chrétien, la figure du pape François est sortie comme une des voix les plus fortes, avec le patriarche Bartolomé et d'autres. Ils se sont réunis lors d'un grand sommet à New York quelques mois avant la Cop 21. Et on a abouti à une signature.

Le dialogue continue avec le processus œcuménique (protestant, catholique, orthodoxe) qui s'est poursuivi, après la signature de la COP 21, avec la mobilisation des églises à Paris et en Seine-Saint-Denis. Ils se sont dit qu'ils ne pouvaient pas s'arrêter là et le chantier écologique est un des plus beaux lieux de l'œcuménisme des années à venir. Un des signes est le label « église verte », outil modeste qui a ses limites, mais qui est pédagogiquement intéressant : après trois ans d'engagement, nous en sommes à 500 paroisses. La prochaine étape est celle des congrégations et des grands mouvements chrétiens.

VÉRONIQUE FAYET : Le Secours islamique est surtout engagé à l'étranger. Ponctuellement, il y a sans doute des collaborations sur le terrain, mais nous sommes plutôt dans le fait d'agir ensemble. Dans les personnes qui viennent nous voir, il y a des non croyants, des gens loin de l'Église, des musulmans. C'est cette action ensemble qui est facteur de paix. Les jeunes ont soif de parler ensemble, de prier côte à côte, de comprendre les religions, de mieux se connaître et de faire des choses ensemble. J'ai le souvenir d'une jeune femme musulmane qui s'est engagée chez nous comme bénévole pour montrer à ses enfants, à sa communauté, à son quartier qu'il est bon de travailler ensemble, de se mettre ensemble au service des plus fragiles.

¹ L'*open source*, ou code source ouvert, ou encore logiciel libre, est une méthode d'ingénierie logicielle qui consiste à développer un logiciel, ou des composants logiciels, et de laisser en libre accès le code source produit.

Nous allons ensemble dans les « voyages de l'espérance », à Lourdes ou dans d'autres sanctuaires. Autour de l'Évangile du bon samaritain ou de la tempête apaisée, quelle que soit la religion, tout le monde a quelque chose à dire et à partager. Entendre les migrants qui ont traversé la Méditerranée méditer sur la tempête apaisée a été un moment exceptionnel.

– Dominique Lang a pointé le fait que les catholiques se défient beaucoup des écologistes purs et durs, qui seraient des gauchistes, libertaires, anti-chrétiens, indifférents à la chose religieuse. Nos participants ont un chemin à faire pour consentir à travailler avec « ces gens-là ». Comment faites-vous pour travailler avec des personnes qui n'ont pas la même vision de la transcendance ? Vous vous affichez ou vous faites profil bas ? Comment collaborer avec eux ?

DOMINIQUE LANG : J'ai été invité à participer à un colloque de faucheurs d'OGM, militants écologistes engagés qui se rencontrent une fois par an. Ils avaient invité une philosophe et moi-même pour parler de *Laudato si'*. L'un d'entre eux s'est levé en disant qu'il n'était pas venu là pour écouter un curé venir lui faire la leçon. J'ai répondu que je comprenais, mais qu'il était possible d'évoluer. Il ne faut pas avoir peur du conflit. On a été trop habitués à penser qu'être catholique, c'est être gentil. C'est une hérésie, car être chrétien, c'est travailler pour la justice, et la justice se passe dans le conflit et demande de rencontrer des gens avec lesquels on n'est pas d'accord. Si je ne parle qu'avec des gens avec lesquels je suis d'accord, il ne faut pas s'étonner que nos églises se vident, parce que le consensus mou n'appelle rien. Cela conforte des communautés qui sont bien entre elles et qui découragent ceux qui les rejoignent parce qu'ils arrivent avec des questions nouvelles. Refuser les questions nouvelles, avoir peur du socialiste gauchiste, c'est ne pas avoir confiance dans la foi qui nous anime. On est dans la pâte humaine, ces hommes et femmes sont des frères et des sœurs. On nous fait assez de reproches sur nos propres contradictions et scandales pour ne pas faire la leçon à d'autres, les traiter d'amish ou de khmers verts. On dit qui on est, mais on s'intéresse à la vérité de l'autre. Il ne faut pas avoir peur des idées des autres. Quand on parle de Jésus comme sauveur du monde, ce n'est pas plus simple que quand un écologiste parle de sauver la planète. Alors qu'on utilise le même mot de salut.

– Comment se défaire de ces nouvelles idoles, comment désacraliser la technologie, comme nous y invitait Jacques Ellul ?

ÉRIC SALOBIR : La pensée magique ou chamanique ne quitte jamais l'humain qui l'investit dans tout ce qui l'entoure. L'histoire du veau d'or nous en dit quelque chose. La technologie est un bon outil, mais un mauvais maître. On pourrait vivre dans un monde où on se laisserait bercer par la technologie, perspective effrayante. Comment accepter de s'en déprendre, de reprendre le pouvoir ? Être un chrétien, un humain, c'est être debout, position de pouvoir, mais moins confortable que la

Une société à reconstruire, engageons-nous !

position allongée. Je crains la flemme, un laisser-aller mou. C'est là que doit porter le principal effort de formation, pour accepter d'utiliser cet outil quand on en a besoin et de savoir l'éteindre, pour être libre de son choix tout en gardant en main la barre de sa propre vie.